

Les oreilles de la confiance et le réveil des consciences

Camille de Singly

« Mais nous sommes tous des voyageurs dans ce que John Bunyan nomme le désert de ce monde - tous, aussi, des voyageurs avec un âne ! »

(Robert Louis Stevenson, Voyage dans les Cévennes avec un âne, 1879)

En choisissant l'âne comme figure du confident, pour l'œuvre qu'elle conçoit pour le lycée Simone Veil de Gignac dans l'Hérault, Cécile Pitois fait resurgir la Modestine de Robert Louis Stevenson, indispensable compagne de route de l'auteur dans son voyage dans les Cévennes, descendante du Rucio de Sancho de Cervantès devenu « lumière de ses yeux ». Mais là, au sein du lycée, point de dos à flatter, de flancs à fouetter, de crinière à caresser ; l'animal en est réduit à une paire d'oreilles et à une queue (les deux parties de corps que Modestine « secoue ») située chacune sur un socle. Car les références sont ailleurs, et nourrissent d'autres lectures de l'œuvre. Ouvrir un corps, le scinder en deux, pour appeler une réincarnation, un être animal, et sentir le monde à travers lui. Susciter la confiance par de grandes oreilles qui s'y prêtent, et une invitation à confier ses désirs et ses rêves.

Car à l'origine de « L'Âne qui Écoute », il y a une fête où des jeunes gens incarnent un âne. Pour célébrer l'âne Martin qui sauva Gignac au VIII^e siècle en brayant de nuit face au danger, prévenant ainsi les villageois endormis, quatre jeunes gens défilent tous les ans dans les rues de Gignac en portant l' « âne ». Deux sont à l'intérieur d'un costume, figurant les quatre pattes ; un autre mène l'âne ; et un dernier tient la queue. Seules la tête et la queue, indépendantes et rapportées, identifient véritablement l'animal ; le « corps » est plus proche d'un vêtement de rituel, arborant inscriptions et fleurs. Longtemps, seuls les garçons furent impliqués ; la fête avait les « caractéristiques anciennes d'un folklore de conscrits qui marque la fin de l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte », selon l'ethnologue Anaïs Vaillant, mobilisant le sexe et la classe d'âge des appelés (18-20 ans). En 1996, une première jeune femme nommée Stéphanie y participa. Cette reprise en main par les filles (sur les postes extérieurs) a réinsufflé une nouvelle jeunesse à une fête démodée, vidée de sa raison première.

En ramenant l'âne à l'intérieur de l'enceinte du lycée de Gignac, Cécile Pitois le lie à la figure tutélaire de l'établissement, Simone Veil, et à sa loi sur l'IVG qui permit aux femmes de porter librement leurs ambitions éducatives et professionnelles. Aujourd'hui, c'est aussi l'ouverture des filières professionnelles du lycée aux jeunes filles qui est en jeu. Il peut sembler alors paradoxal d'utiliser une certaine forme de figure du Cheval de Troyes, dans une version matinée de bonnet d'âne, pour un tel combat ; mais on sait combien, justement, les choses se meuvent tout autant de l'intérieur, et que la résistance est parfois là où on l'attend le moins.

Il y a aussi, dans l'âne de Cécile Pitois, ce confident évoqué plus haut. Celui à qui l'on vient raconter « ses désirs et ses rêves » comme nous y invite l'artiste à travers un rituel de partage, mais peut-être aussi ses soucis ; ce fidèle compagnon qui ne juge pas, accepte avec confiance, et garde les secrets. Ce n'est plus seulement un « accessoire de son matériel de campement ou, si vous préférez, une espèce de bois de lit automatique monté sur quatre pattes » (Stevenson). Il entend mieux, doté d'oreilles qui se meuvent à 180°. On pensera à Anatole, l'âne de Philémon (ce héros rêveur de Fred parti à la découverte de la géographie des lettres), doté de parole et l'un des rares à « croire » les visions de son maître ; ou à l'Ariol de la série homonyme d'Emmanuel Guibert, incarnation asinienne du bon copain pour toute une génération d'enfants.

Il reste une chose étrange, annoncée plus haut, cette scission de l'âne, dont il ne reste que les attributs les plus évidents. Il y a une vingtaine d'années, l'artiste Damien Hirst secouait nos consciences avec de grands animaux coupés présentés dans des aquariums remplis de formol. Aujourd'hui, on cherche à comprendre pourquoi nous avons pu considérer les dix millions d'autres espèces de la Terre comme des choses, de simples ressources à notre entière disposition, alors que nous avons tant à apprendre d'elles (Baptiste Morizot, Manières d'être vivant). Couper, c'est ouvrir virtuellement une entrée dans l'animal, une écoute possible à travers ses oreilles. Comment ne pas voir aussi, dans cet âne en bronze doré, un renversement des grandes statues équestres, les premiers monuments de nos espaces urbains ? L'échelle a été ramenée à 1/1, et l'homme a retrouvé sa place, au sol – il est loin de ces « grands hommes », fiers guerriers-cavaliers, dompteurs de cheval et d'autres mortels, à qui on rendait hommage. Un âne, entier, aurait peut-être été trop évidemment proche de ce que nous connaissons, une simple duplication du réel. Enlever pour révéler. Pour réveiller nos consciences endormies. Le faire sortir de la matière minérale, cette belle pierre gris-bleu de Hainaut, comme Rodin le fit pour rappeler notre origine première, et celle de la sculpture.

Camille de Singly
Périgueux, 10 décembre 2021

Catalogue L'Âne qui Écoute de Cécile Pitois